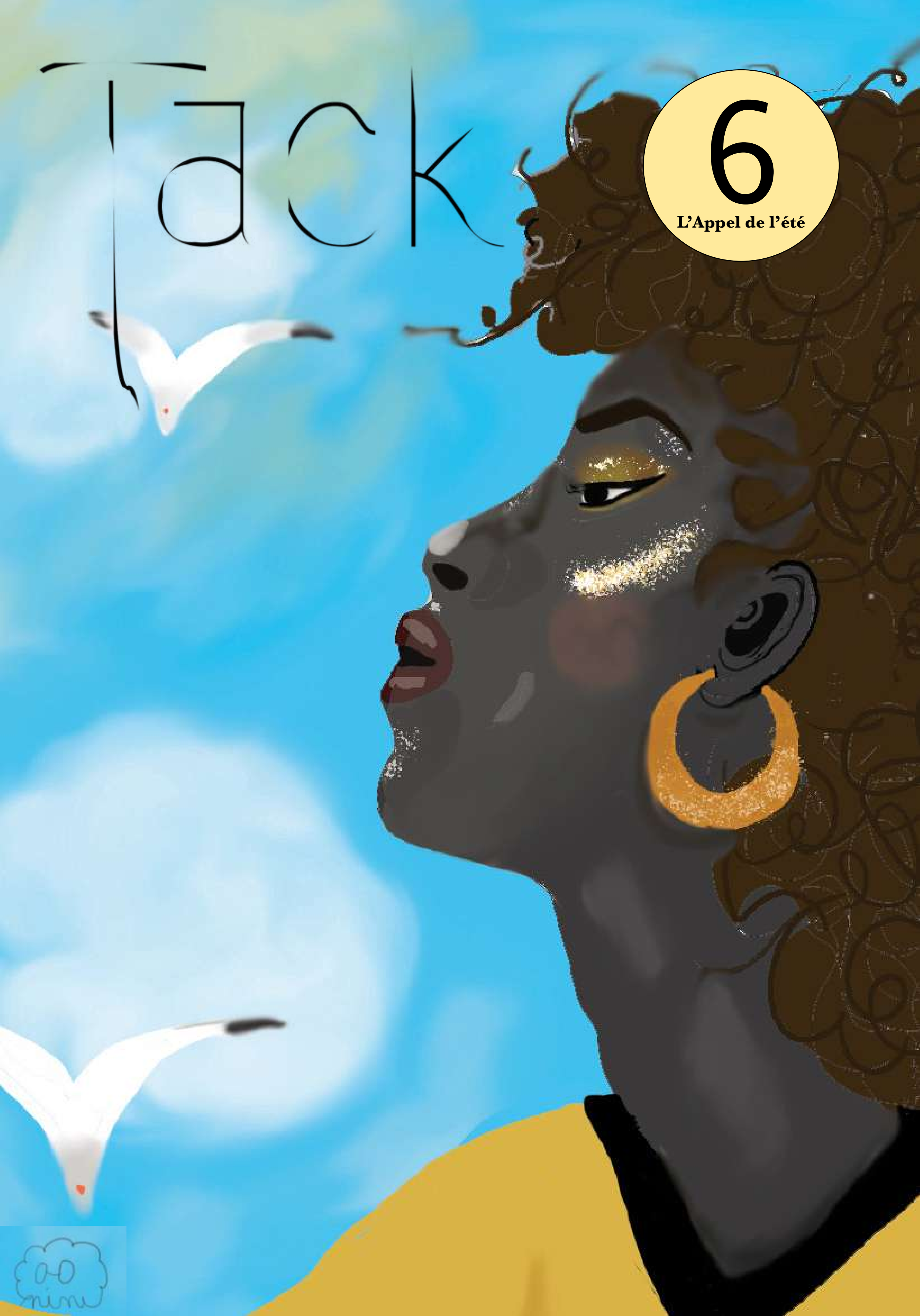


Tack

6

L'Appel de l'été



EDITO

Nous vous présentons la dernière édition avant notre coupure estivale. Elle concerne l'été et représente parfaitement l'esprit de notre média : des idées colorées, revendicatives, faites pour que vous appreniez de nouvelles choses et que vous puissiez les partager à votre tour. Il est certain que nous avons évolué entre le premier et ce sixième numéro, c'est en grande partie grâce aux lectures que nous avons vu augmenter au fil du temps. Pour cette raison : mille mercis. Durant les deux prochains mois, nous ne coupons pas complètement les ponts, certains articles vous seront communiqués sur notre site internet ainsi que plusieurs projets s'inscrivant dans ce que nous avons aimé appeler le Festi'TACK. Un projet collaboratif fait pour l'expérimentation et les nouveautés. Nous avons hâte de vous présenter ce que nous allons tester dans un premier temps en interne et nous comptons sur vous pour nous donner votre avis. Par ailleurs, c'est un événement que nous souhaiterions vivre avec vous, par le biais de divers ateliers à partir de la rentrée de septembre. Nous vous tenons au courant pour la suite et nous vous souhaitons une excellente lecture ainsi qu'un été festif et inoubliable, malgré les restrictions que la pandémie nous impose.

L'ÉQUIPE TACK

RETROUVEZ-NOUS SUR NOS
RÉSEAUX SOCIAUX



@tack_journal



TACK



[lejournaltack.com](https://soundcloud.com/lejournaltack)

- Amélie

SOMMAIRE

Couverture : Mimi

@tack_journal

2 : Edito & Sommaire

Illustrations par Amélie de  @trace_un_trait

3 : Nouvelle

PREMIÈRE PARTIE - Chapitre 2 - Le plus heureux des Hommes - Alexandre Quichaud (suite du #5)

4 - 5 : Présentation du film Festen

par Heolruz

6 : JEUX VIDÉOS - Sea of solitude : la mer, la peur, l'acceptation et le dépassement de sa condition.

par Bastien Silty

7 : Tutoriel illustré (production originale)

de  &  Graphizm

8 : SAPERE AUDE - Quel corps pour cet été ?

par Mayli

9 : Illustration originale

par Filokunst -  @Filokunst

10 - 11 : CHRONIQUE MUSCIALE

Neo-psychedelia et influences esthétiques du Summer of Love

par Hugo Verdier -  @genko12I  <https://soundcloud.com/user-548120395?ref=clipboard>

12 - 13 : DOSSIER DU MOIS - Les pays en développement et leur relation de dépendance aux pays développés à travers le prisme du tourisme.

par Thomas Némorin et Soner Karakus

14 : L'OURS

VOUS POUVEZ SOUTENIR LE
JOURNAL



<https://fr.tipeee.com/tack>



https://www.patreon.com/TACKjournal?fan_landing=true



LE CAHIER DES VACANCIERS



Il fait chaud, il fait beau ... c'est les vacances. Mais est-ce une raison pour ne plus rien apprendre ? Certainement pas ! Alors au cours de ta lecture, concentre-toi un peu, puise dans tes connaissances anciennes ou récentes et nourris ta culture pour que, tout comme la confiture sur ta tartine, tu puisses, elle aussi, l'étaler franchement !

- 1) Quels sont les trois mots de la langue française masculins au singulier et féminins au pluriel ?
- 2) Dans la phrase « Il voulait que tu le crusses », à quel temps est conjugué le verbe « croire » ?
- 3) Quelle est la dernière lettre de l'alphabet français à y être entrée ?
- 4) L'anglais est à Shakespeare ce que le français est à ? (Compléter)
- 5) Quel est le plus long mot de la langue française ? (Ça n'est plus anticonstitutionnellement)

GRAMMAIRE

GÉOGRAPHIE

- 1) Quelle est la capitale la plus haute au monde ?
- 2) À quel État appartient le Groenland ?
- 3) À quel pays appartient le seul drapeau carré au monde ?
- 4) Quelle est la troisième ville la plus peuplée de France ?
- 5) Quelle ville est située à la fois sur le continent européen et asiatique ?
- 6) Comment appelle-t-on les habitants de Madagascar ?
- 7) Quelle est l'organisation administrative territoriale de l'Allemagne, identique à celle du Brésil, de l'Inde et de l'Australie ?

- 1) Compléter cette citation du philosophe Pascal : « L'amour a ses raisons que la raison »
- 2) Que veut dire COVID-19 ? Quel est son genre ? (féminin / masculin)
- 3) Quel est l'oiseau préféré de D. Trump ?
- 4) Combien y a-t-il de députés en France ?
- 5) Quel point commun avaient les Frères Lumière, Paul Bocuse, A. De Saint-Exupéry et Jean Moulin ?
- 6) Quel est le plus long fleuve de France ? D'Europe ?
- 7) À qui appartient le Mont-Saint-Michel ?
- 8) Qui se trouve sous la couronne espagnole ?
- 9) Qu'est-ce qu'un pléonasme ?
- 10) De quel pays Ljubljana est-elle la capitale ?
- 11) En quelle année le premier Code Civil est-il sorti (publié) ?
- 12) Quel pays au monde a été le premier à accueillir le métropolitain ?

CULTURE

HISTOIRE

- 1) Quel jour le général De Gaulle a-t-il passé son très célèbre appel depuis Londres ?
- 2) Quel (qui) a été le dernier président de la Quatrième République Française ?
- 3) De quand date la première Constitution Française ?
- 4) Qui était Louis XVII ?
- 5) Durant la monarchie absolue, dans quelle ville les rois étaient-ils sacrés ?
- 6) En quelle année Simone Veil, alors ministre de la Santé, obtint le vote par Parlement de son projet de loi sur l'IVG ?
- 7) Quel événement naturel ayant eu lieu en Islande est, selon certaines théories, un des éléments déclencheurs de la Révolution Française de 1789 ?

Alors cette confiture ?
plutôt mure ou plutôt à
rafraîchir ?



RÉPONSES

- 1) Orgue, délice, amour sont masculins au singulier et féminins au pluriel (ex : mon premier amour / mes premières amours)
- 2) Subjonctif imparfait
- 3) Le « W » en 1951
- 4) Le français est la langue de Molière, bien-sûr !
- 5) Intergouvernementalisations est le nouveau mot le plus long de la langue française

GRAMMAIRE

GÉOGRAPHIE

- 1) La Paz (Bolivie)
- 2) Au Danemark
- 3) À la Suisse
- 4) Lyon est la troisième ville la plus peuplée de France, derrière Paris et Marseille
- 5) Istanbul en Turquie est à la fois européenne et asiatique
- 6) Vivent à Madagascar les Malgaches
- 7) Le fédéralisme. En l'occurrence, en Allemagne il y a l'Etat fédéral et les Landers qui appartiennent à cette fédération et possèdent leur propre gouvernement et pouvoir législatif

- 1) « L'amour a ses raisons que la raison ne connaît pas » disait Pascal, et non pas « que la raison ignore »
- 2) De l'anglais Corona Virus Disease et 19 pour l'an 2019 où est né le virus. L'Académie française a décrété féminin ce mot. Dira-t-on alors la Covid-19
- 3) L'oiseau bleu de Twitter, what else ?
- 4) 577 députés peuplent aujourd'hui le Palais Bourbon, siège de l'Assemblée nationale
- 5) Tous étaient Lyonnais
- 6) La Loire est le plus long fleuve de France, tout comme la Volga est le plus long fleuve d'Europe
- 7) Aux Normands ... désolé les bretons
- 8) Felipe VI est l'actuel monarque espagnol, depuis l'abdication de son père en 2014
- 9) C'est un élément superfétatoire, une répétition inutile de mots ayant le même sens (ex : monter en haut)
- 10) De la Slovénie Ljubljana est la capitale
- 11) En 1804, naquit le Code Civil, appelé Code Napoléonien
- 12) L'Angleterre, créatrice du métropolitain, en plus de l'être du sandwich au concombre ...

CULTURE

HISTOIRE

- 1) Le 18 juin 1940, un appel qu'il ne fallait pas rater (très peu de personnes l'ont écouté en direct et il n'avait pas été enregistré.)
- 2) René Coty qui a présidé la République jusqu'en 1959
- 3) De 1791, elle aura une durée de deux ans seulement
- 4) En réalité, personne. Fils de Louis XVI, il n'a jamais régné et donc jamais porté ce nom. Louis XVIII a préféré se nommer XVIII et non pas XVII en hommage au dauphin qui n'a jamais pu régner
- 5) Les rois (dauphins) devenaient rois à Reims, dans la cathédrale, plus précisément
- 6) Dès 1975, la loi Veil est votée, promulguée et entre en vigueur. Dès lors, est dépénalisée l'IVG
- 7) Cela relève de la théorie, mais s'éloigne de la conjecture. Il est pensé qu'une irruption volcanique survenue en Islande en 1789, causant des fumées noires survolant les cieux européens, dont le ciel français se-rait à l'origine des protestations premières ayant amené à la Révolution, car les récoltes ayant été détruites, la famine et la pauvreté s'étaient abattues sur les classes populaires et avaient eu des conséquences sur les bourgeois qui, rappelons-le, sont ceux qui sont montés à Paris en juillet de l'an 1789.

LE PLUS HEUREUX
DES HOMMES

PREMIÈRE PARTIE - LA FOURRIÈRE

CHAPITRE 2

Les passages n’allaient pas bon train à l’entrée du centre des opérations : le Commissariat Général de Bordeaux. On aurait cru le bâtiment désaffecté. Le temps d’escalade des marches fut étonnamment plus court que l’attente d’être reçue à l’accueil. Éclairé par la même faible intensité qu’à l’extérieur, le hall était baigné du fait de son immense devanture de verre d’un bleu-gris uni en excluant la timide lueur de la lampe suspendue au-dessus du bureau de l’accueil. Son stress initial devenant agacement, Manon se fit la remarque que le bus aurait probablement pris moins de temps pour la cueillir à son arrêt. Dans le lointain enfin, des échos de pas lui sifflèrent l’arrivée future d’un autre humain dans la pièce aux dimensions cyclopéennes. D’une allure décidée, quasi protocolaire, le secrétaire vint s’asseoir sur son fauteuil usé par les nombreux va-et-vient. Sans s’attarder dans un échange naturel de regards, il interrogea Manon :

« Vous désirez enregistrer une plainte ? Lança-t-il automatiquement.

- Pas vraiment, répondit-elle, ne s’attendant pas à ce genre de bienvenue d’équipe. En fait, c’est mon premier jour de service ici. Où puis-je rencontrer mon chef-référent le capitaine Vittali ?

L’adresse du Commissariat et le nom de son responsable étaient les seules précieuses informations qu’elle détenait jusqu’à présent.

- Prenez l’escalier sur votre gauche, deuxième étage, troisième porte à droite au bout du couloir et faites attention au sol mouillé. »

Tandis qu’elle enjambait la première marche, dans son dos elle entendit un faible « Et bienvenue à Bordeaux ». Suivant les indications du seul visage associé pour l’instant à ce labyrinthe, et prenant garde au dangereux sol recouvert de son humide pellicule, elle alla frapper à la porte en question. Une femme dans la quarantaine lui ouvrit :

« Bonjour et bienvenue Mlle Lacorie. Vous êtes un peu en avance, le capitaine sera à vous dans quelques instants. Aimeriez-vous un café en attendant ?

- Non merci, c’est gentil mais j’ai déjà pris un thé ce matin. Par contre, pouvez-vous me dire où se trouve le coin fumeurs ?

- Bien sûr, continuez le long du couloir et vous aurez une passerelle à l’air libre. »

Elle suivit les indications et retrouva la fraîcheur matinale. De son paquet, elle retira sa cigarette et l’alluma au creux de sa main après plusieurs tentatives. Le vent s’infiltrait entre ses doigts tremblotants. Ses poumons se gonflèrent lentement pour sa première inspiration. Elle ferma les yeux et se concentra sur le flux d’air. .

Cette technique l’aidait à évacuer le stress mais, aujourd’hui, elle n’y parvint pas. Les modulations du vent indiquaient le passage du temps et la cigarette se fit sablier. Les cendres gagnèrent du terrain jusqu’au filtre. N’ayant plus qu’un mégot entre les doigts, elle le déposa dans la réserve prévue à cet effet.

Une fois de retour dans le bureau de la secrétaire, elle considéra la porte du capitaine encore scellée. Elle s’assit en conséquence sur une des chaises en plastique décolorées par les nombreux passages. Pendant que la secrétaire s’affairait sur son ordinateur de fonction à reproduire des comptes-rendus de réunions en prenant soin de ne pas heurter ses ongles vernis sur les touches du clavier, Manon fixait la porte et s’interrogeait sur la possibilité d’une deuxième cigarette. Elle ignorait le déroulé de sa première journée et les potentielles réponses s’étant présentées à elle jusqu’à présent portaient le même discours que la porte du capitaine. Hermétique et opaque.

Quand enfin la poignée s’abaissa, une figure creusée et rougeoyante lui fit face. Le visage anguleux était dressé sur un costume taillé dans une géométrie exemplaire. Ce corps était composé de lignes de la semelle aux cheveux. Aucune courbure n’adoucissait son portrait.

« Voici notre nouvelle recrue dit-il, auscultant Manon de ses yeux enfoncés dans leurs orbites.

- Recrue Lacorie, capitaine, répondit-elle le timbre vibrant d’intimidation.

- Rentrez dans mon bureau, je vous prie. Florence, pourriez-vous nous préparer deux cafés, s’il-vous-plaît ? »

Manon et la secrétaire toutes deux savaient ce qu’il en était du café, mais ni l’une ni l’autre ne se sentaient de couper dans son élan leur interlocuteur. La première n’osant pas interrompre dès la première conversation son chef, ne sachant pas quelle aurait été sa réaction et la seconde sachant pertinemment quelle aurait été sa réponse. La voix du capitaine flottait dans l’air malgré sa tessiture grave et lui attribuait une douceur inattendue. La secrétaire s’exécuta avec amabilité, elle aussi devait apprécier cette mélodie et ne s’en était toujours pas lassée. Manon plongea dans le bureau du capitaine Vittali.

Alexandre Quichaud

L'été au cinéma est l'occasion de plonger dans des aventures rocambolesques et des expériences uniques. L'été est, pour la plupart des personnes, une parenthèse dans l'année où l'on pense uniquement aux vacances. Alors, la vision du temps se déforme pour profiter de la chaleur, souvent de la mer (mais pas que) et des rencontres que l'on fait. Le cinéma a un catalogue très étoffé autour de ce sujet et il n'est pas difficile de trouver de vraies pépites sur votre petit écran. Je vais vous présenter un film particulier, mais qui se rattache parfaitement au thème de l'été. Les étés sont souvent synonymes de rencontres avec des inconnu.e.s, mais aussi de retrouvailles familiales. C'est d'ailleurs peut être l'une des seules choses communes aux vacances d'hiver. Néanmoins, le paradoxe est assez cocasse puisque ce film est sorti un 23 décembre 1998, en pleine période de Noël. Avec une réputation de « trouble-fête », qui est exactement la bonne expression pour qualifier la sortie de cette œuvre et ses répercussions. Le film que je vous présente fut largement récompensé et s'intéresse à une famille aux traditions bien ancrées. En petit aparté, je ne recommande pas ce film à tout le monde. Il est très dur et si vous avez des sujets qui vous choquent, vous répugnent, vous mettent mal à l'aise alors je vous conseille vivement de vous renseigner sur ce film avant de le visionner.



Voici donc Festen, œuvre du cinéaste Thomas Vinterberg et qui dans sa forme est assez étonnante. Il faut tout d'abord savoir que le réalisateur danois fait partie, avec Lars Von Trier, du Dogme95. Et que ce film résonne avec Dogville (2003), œuvre de son collègue et ami. Le Dogme95 (de l'année 1995 où il est proclamé) entend revenir à un cinéma traditionnel, loin des effets spéciaux avec un manifeste de 10 règles. La pensée de ce manifeste agit contre ce nouveau type de cinéma, mais aussi contre les échecs des années 60 et de la nouvelle vague qui pour eux n'a pas eu de grandes répercussions. En réaction ainsi à l'industrie hollywoodienne, le but est de faire ressortir l'essence de ce qui caractérise selon eux le cinéma. Le manifeste étant là pour garantir une certaine morale cinématographique.

Les divers travaux sur ce sujet n'ont rien conclu de manière franche, entre le caractère ironique ou sérieux de ce dogme, entre l'opportunisme et le réel engagement artistique. Néanmoins, de nombreuses œuvres verront le jour selon les règles du manifeste. Il est important de noter que Festen, bien que faisant partie de la liste des œuvres respectant le manifeste ne coche pas toutes les règles. Ce « vœu de chasteté » durera jusqu'en 2005 où il est finalement « abrogé » par les deux réalisateurs.

Festen est donc un premier volet, qui sort en 1998 dont l'intrigue est la suivante. Une réunion de famille a lieu pour fêter les 60 ans du père, les enfants sont conviés dans une somptueuse demeure dont on ne va plus quitter la propriété jusqu'à la fin du film. Les toasts s'enchaînent dans cette famille très conservatrice puis le fils aîné, Christian, débute son discours.



THESUN

P
A
R

H
E
O
L
R
U
Z

Parce qu'il faut ajouter à cela l'influence du Dogme 95 sur la manière dont on visionne le film : la caméra est mise à l'épaule et la qualité d'image est parfois "médiocre". Tout est fait finalement pour qu'on soit intégré dans la scène que l'on vit. Nous sommes au milieu des convives, des embrassades, des sanglots et des secrets. Tout cela est rendu possible par cette façon de filmer, d'utiliser l'image, d'intégrer les sons. Au-delà de la prouesse technique qui est proposée par Thomas Vinterberg, il y a un scénario qui intègre parfaitement les mêmes clichés que l'on retrouve dans nos familles, les mêmes stéréotypes de l'oncle raciste, de la tante homophobe et lesbophobe, les mêmes débats et cela va même plus loin de manière crescendo. Une fois l'engrenage enclenché, toute la machine se met en route. Le scénario est bien ficelé, et l'on va de « surprise en surprise ». La sorte de huis-clos dans cette propriété rend encore les choses plus dramatiques, un peu comme dans *Get Out* (2017) de Jordan Peele. La demeure devient un endroit qui nous étouffe petit à petit et dont on aimerait se débarrasser pour ne pas suffoquer. C'est d'ailleurs sur cela que je vais terminer cette critique, avant de vous proposer un court-métrage. Le cinéma met en lumière des maux bien connus de notre société et souligne combien il est difficile de les combattre. Pourtant, paradoxalement, le cinéma dans son format propose une sortie, une fin qui n'est pas forcément remarquable dans notre espace-temps.



Pour le court-métrage, je vous propose *At Land* : un petit film de Maya Deren qui date de 1944 et qui trouve écho dans l'été à travers les images de plage qu'il nous propose. Il est totalement muet et sans son. Pourtant, c'est comme si on entendait les bruits que l'on voyait. Une expérience troublante, d'à peine un quart d'heure, où l'on part à la rencontre d'un cinéma d'un autre genre.



SEA OF SOLITUDE : LA MER, LA PEUR, L'ACCEPTATION ET LE DÉPASSEMENT DE SA CONDITION.

BASTIEN SILTY

Personnellement, je ne suis pas un grand fan de l'été, je vois en cette saison une immensité de temps que nous sommes forcés à remplir par des actions futiles dont la seule utilité serait de sortir de son quotidien. Cette idée n'est pas forcément méprisable, mais dans ma vie l'été à toujours pris la forme de voyage vers l'océan Atlantique. Un océan dont la seule chose de laquelle on profite pleinement est cette étendue d'eau trop peu compréhensible nous ramenant constamment à notre petitesse. À l'inverse d'autres paysages, l'océan est le seul à me procurer cette sensation pesante et lourde qu'est la solitude. La perdition face à l'incompréhension, la peur de se perdre et de ne jamais pouvoir rattraper le bord. Je me suis toujours douté que je n'étais pas le seul à ressentir ce mal-être face à une telle étendue d'eau. Alors quand un jeu à décider d'utiliser cette sensation comme point de départ pour développer toutes ses idées, celui-ci ne pouvait qu'attiser ma curiosité. Cela dès que je l'ai vu en compétition pour le titre de meilleur jeu indépendant aux Games Awards 2019, ce jeu : Sea Of Solitude. (5 juillet 2019, disponible sur PS4, Xbox et PC).



J'ai déjà eu l'occasion d'aborder Sea Of Solitude dans le numéro précédent. Je m'étais centré sur sa créatrice en cheffe Cornelia Geppert et sa manière d'aborder le jeu vidéo. Aujourd'hui, je vais plutôt m'intéresser ici à l'utilisation de l'eau, ce paysage omniprésent et fondateur. Pour un rapide rappel, ce jeu de Jo Mei Games nous parle de la nécessité d'embrasser ses peurs en mettant en scène les traumatismes de sa créatrice.



On suit alors le personnage de Kay accompagnée de son petit bateau à moteur, elle vogue sur une mer engloutissant une ville.

Dans cette ville, on rencontre deux types d'êtres : des animaux noirs et monstrueux (un corbeau, une méduse, un caméléon, un loup, un crustacé et une baleine) et des astres lumineux. Il y a aussi deux formes humanoïdes : Kay et une jeune fille rayonnante habillée d'un anorak et d'un bob jaune fluo.

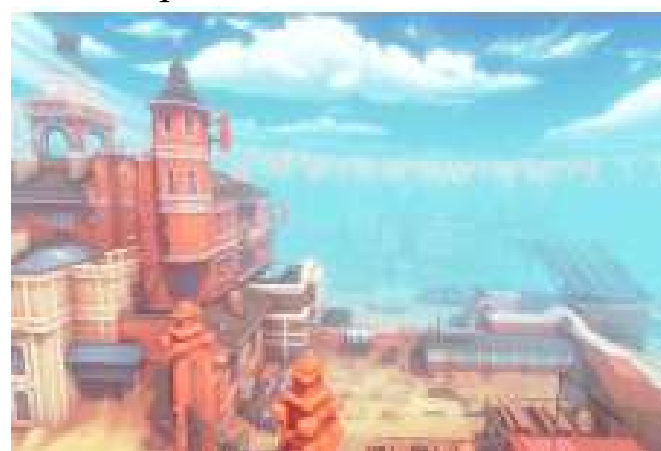
On retrouve cette même opposition d'ombre et de lumière, de peur et d'espérance dans l'eau.



L'eau noire porte en son sein, les monstres et la volonté de vous descendre. Elle est votre ennemie comme dans un grand nombre de jeux, toucher l'eau ou y rester trop longtemps mènera à votre mort.



Cela résulte d'un côté pratique puisque permettant de délimiter les zones jouables des non-jouables et d'assurer un accès logique à la suite de l'histoire. Cette notion de limite est particulièrement visible dans les passages où Kay se remémore ses souvenirs, comme elle se doit d'avoir les pieds sur terre dans ces moments : l'eau disparaît.



Dans Sea Of Solitude, l'eau est autant présente visuellement que dans la morale. Ce que Cornelia Geppert tente de nous expliquer au travers de ces histoires, de ces moments de vie, c'est que la peur

lorsqu'elle est comprise est contrôlable. L'eau passe de ce lieu hostile à ce havre de paix. Nous sommes capables de sauter à pieds joints dans ces lieux qui nous comprennent, ces lieux qui ont abrité nos peines, nos peurs et nos souffrances. Après tout, ce sont ces lieux qui nous connaissent le mieux. Une fois nos peurs déchiquetées, se plonger en ces lieux n'est qu'une source de bonheur immense dans laquelle on se complaît. On se rappelle alors des mille lieues sur lesquelles notre petit bateau nous a fait voguer. C'est comme si ces lieux avaient gardé tous nos souvenirs heureux, ces plaisirs rendus invisibles par des problèmes qui nous dépassent. Et c'est alors, à ce moment précis, où nous sommes à nouveau en capacité de les voir, que l'on ne fait plus qu'un avec nous-même et que le monstre vivant à l'intérieur de nous disparaît à jamais.

J'aimerais terminer en citant Christopher Johnson McCandless aka Alexander Supertramp le héros du film/livre retraçant son histoire : Into The Wild.



Il a passé les trois dernières années de sa vie à comprendre les démons qui entouraient sa propre Sea Of Solitude. C'est en faisant face à l'océan qu'il réalise la distance parcourue et celle qui lui reste encore à parcourir pour atteindre son absolution : "Tout ce que la mer a à offrir, ce sont ses grosses bourrasques, et de temps en temps une sensation de puissance. Il est vrai que, je connais pas grand chose à la mer, mais ici en tout cas, c'est comme ça. Et je sais aussi que dans la vie, le plus important c'est pas nécessairement d'être fort, mais de se sentir fort et de se mettre à l'effort au moins une fois, de se retrouver au moins une fois dans la condition humaine la plus archaïque. Affronter seul la nature aveugle et sourde sans rien pour vous aider ; si ce n'est vos mains et votre tête..."

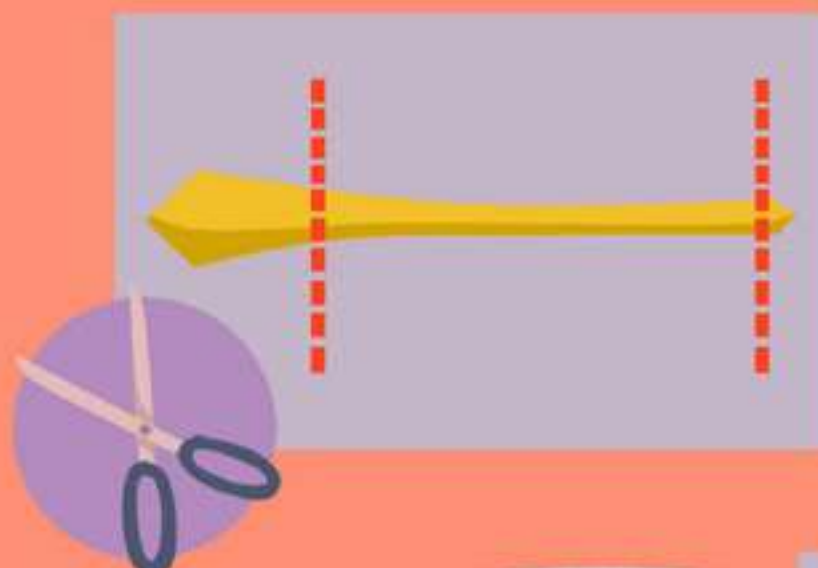
Faire un chouchou avec une cravate ?

by graphizim

Prend
une
cravate



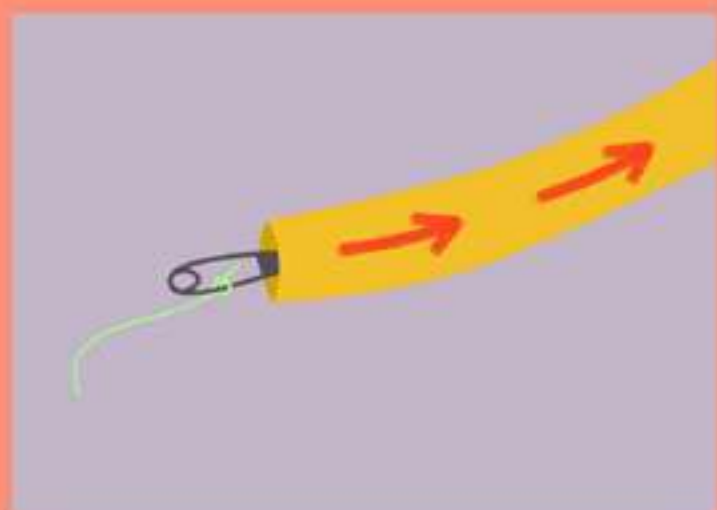
Munis-toi d'une paire
de ciseaux et coupe
comme sur le schéma



Coupe un
élastique
à la taille de
ton poignet
et noue-le à
une épingle
à nourrice



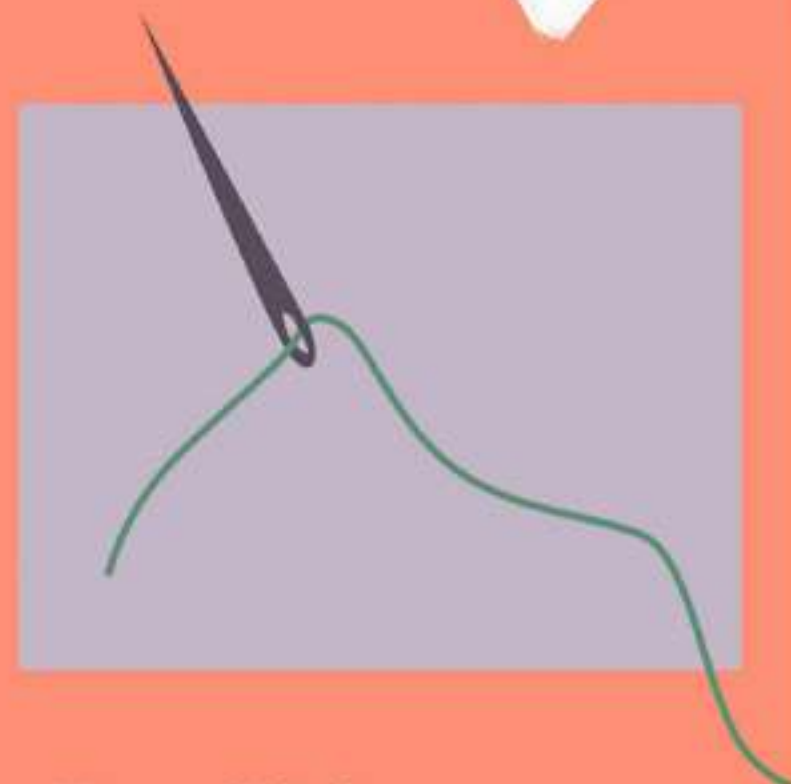
Fait glisser l'épingle
dans le tube de la
cravate



Noue les deux
extrémités
de l'élastique

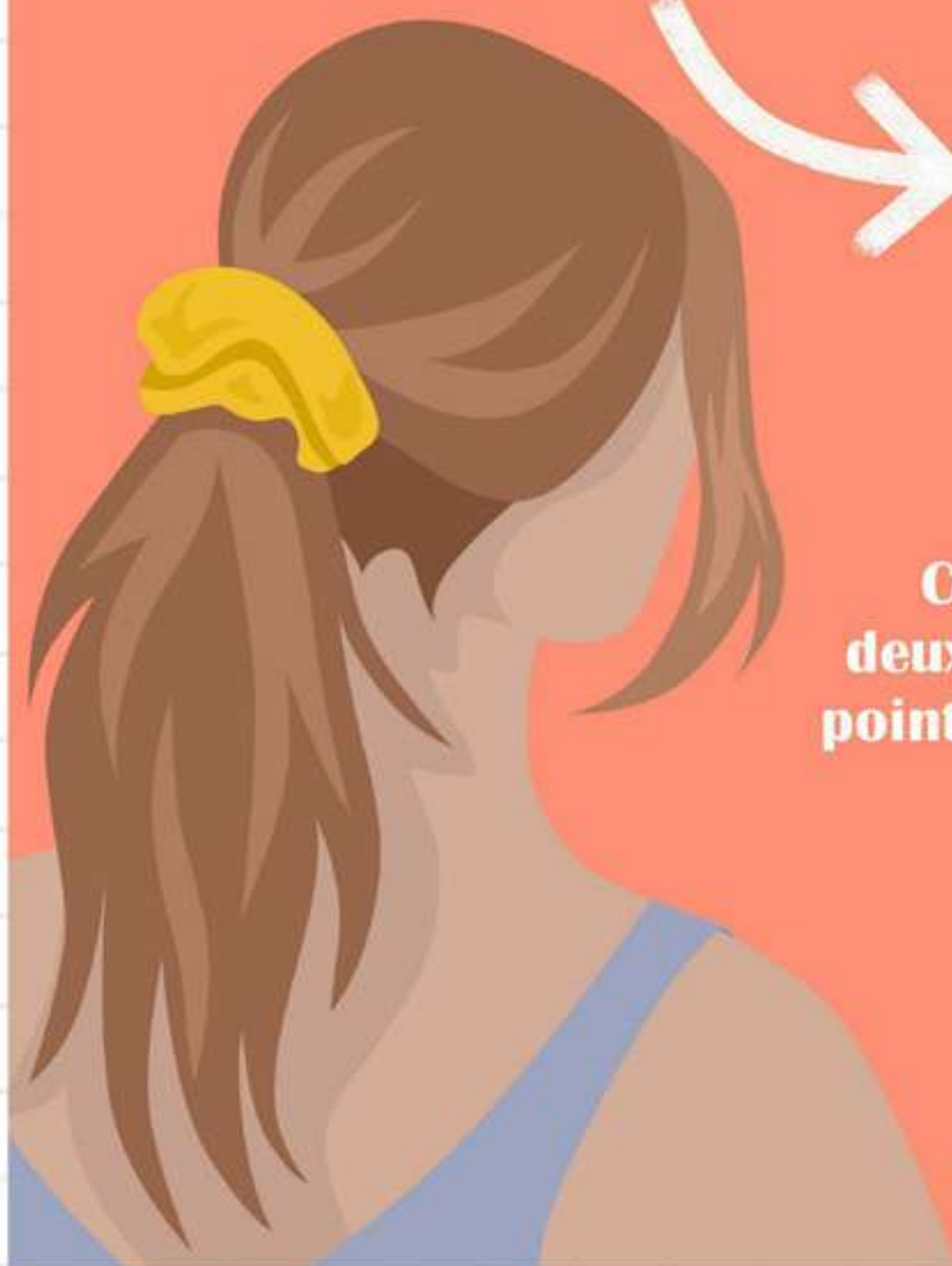


Couds les
deux parties
pointillées en
rouge...



Et voilà !

Un chouchou pour l'été !



Je ne cherche pas ici à appuyer un parallèle entre l'été qui s'annonce et ceux de 1967 à 1970, malgré, de manière évidente, des situations sociales et politiques tendues dans les deux cas : différentes luttes qui n'avaient rarement pas été aussi visibles, dans un contexte où notre système économique et social est de plus en plus remis en question. C'est aussi un sujet que j'aurais pu utiliser dans le numéro sur la nostalgie mais j'ai préféré le garder pour ainsi concocter une playlist qui vous poussera à acheter des lunettes rondes et des chemises à motifs colorées. Car le but ici va être d'expliquer comment le rock psychédélique se retrouve encore chaque été, d'un point de vue musical mais aussi plus largement culturel – transmis par son genre de renaissance le neo-psychedelia, en réalité vaste, et difficile à définir.

Avant le neo-psychedelia il y a d'abord le psychedelia.

Rapidement, il est nécessaire de résumer le développement du psychédélisme en musique. De 1965 à 1968 c'est la période de genèse puis de pic, premièrement avec les paroles comme Day Tripper des Beatles. Il s'agit d'un des premiers textes implicitement sur les drogues (d'ailleurs, Lennon qualifiera plus tard Rubber Soul, enregistré à la même période, « the pot album ») et deuxièmement sur le son. Il y a d'abord la continuité du déjà loin surf rock avec la reverb et une énergie garage comme avec les 13Th Floor Elevators. On perçoit aussi des influences diverses, musiques concrètes, musiques hindoustaniennes et carnatiques (terme large « indienne » mais en réalité sus-asiatique), baptisées grossièrement « influences orientales » ou raga, avec le principe du drone : soit une même note présente en fond sonore et qui pose la base mélodique (c'est le fonctionnement par exemple du sitar, utilisé par George Harrison pour la première fois sur Norwegian Woods et imité l'année suivante par Roger McGuinn sur le Fifth Dimension des Byrds). Enfin c'est surtout des manipulations du son qui donnent cet aspect psychédélique, effets sur les voix qu'elles soient suraiguës ou comme balayées par le vent ou bien sûr les guitares comme le fuzz ou l'overdrive, donnant à Revolver cette fois le nom « d'acid album ». Une grande partie des groupes mainstream de l'époque intègre ces éléments (comme les groupes de la British Invasion et leurs copies anglophones) et on peut donc parler d'un mouvement.

Dés 1965 également, le psychédélisme se développe dans la mode, dans les autres arts comme avec Andy Warhol et repose sur une démocratisation des drogues (la consommation de LSD à but artistique en devenant le symbole) et bien-sûr, comme évoqué, avec une contre culture, des festivals, des manifestations et différents mouvements contestataires.

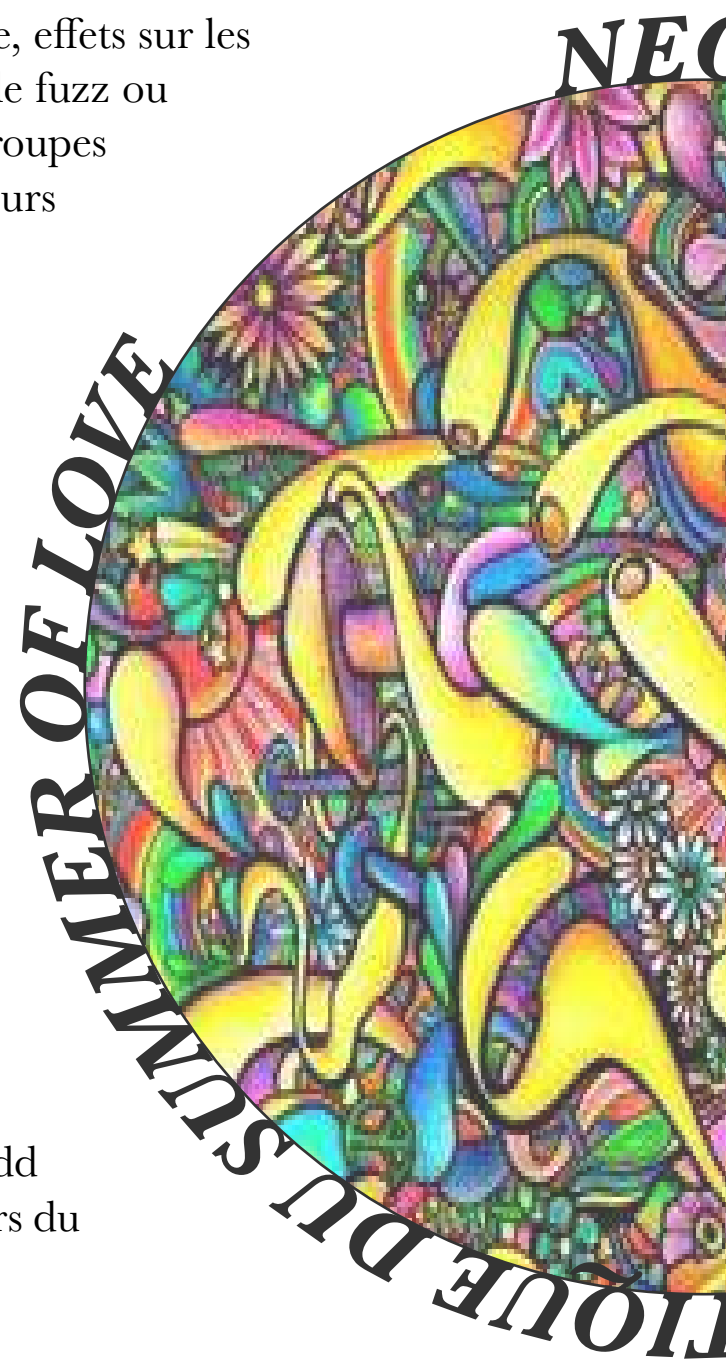
Enfin, il est important aussi de rappeler les différences entre les vagues étasuniennes, anglaises, françaises ou encore australiennes (je vous renvoie au journaliste Erick Morse). En 1969, il y a plusieurs choix pour les artistes de la mouvance : l'évolution du psyché se tourne naturellement vers le rock progressif, porté par Pink Floyd et Jethro Tull pour ne citer qu'eux. À l'inverse beaucoup d'artistes retrouvent l'influence du blues et cela amène au développement du hard, roots ou blues rock : c'est le cas de Jimi Hendrix, des Kinks voir des Beatles.

Néanmoins quelques artistes vont garder des influences psychédéliques assumées, au risque de parfois sonner trop sixties : les grands noms étant Blue Öyster Cult, Big Star ou encore Todd Rundgren, déjà évoqué le mois dernier et qui va avoir une influence importante sur les héritiers du genre.

Les débuts d'une esthétique culturelle "old school" et vintage, portée par les premières scènes locales

Une dizaine d'années après le Summer of Love, on observe les premières références et hommages chez de nouveaux groupes. The Soft Boys est le premier groupe à clairement montrer les influences garage et psychédélique des années soixante tout en conservant le style punk du moment (c'est pour cela qu'on parle en Angleterre d'acid punk). Sur leur premier album de 1980 on a un bon exemple avec Positive Vibrations, clin d'œil aux Beach Boys en passant, et ses harmonies vocales mêlées à un solo de sitar. Durant les années 1980, le terme neo-psychedelia se généralise dans la presse musicale comme un mélange entre musique alternative et influences du Velvet ou des Doors. On a d'un côté la scène américaine Paisley Underground avec Green on Red, Clay Allison et indirectement The Dream Syndicate et les grands R.E.M. inspirés par le style de guitare de Roger McGuinn justement.

Pour le reste, on connaît surtout les influences psyché mêlées au post-punk et à la new wave de Echo & the Bunnymen, Siouxsie ou encore The Church. D'ailleurs, ces artistes vont ouvrir le psyché à un style pop rock à la couleur froide que je détaillerai plus tard. Les années 1990 marquent un retour plus général des sixties, d'un point de vue de la mode, des arts, de l'image et par exemple avec l'engouement pour les festivals (avec deux éditions remake de Woodstock en '94 et '99). Dans le clip de leur premier single de 1987, les Primal Scream intègrent une esthétique précise : lunettes de soleil rondes, coupe au bol, lumières, couleurs variées et guitare 12-cordes.



Ce même groupe atteint son apogée créatif avec l'excellent *Screamadelica* (1991) qui fait naître un attachement, toujours d'actualité, entre psyche et musique dance, house ou plus généralement électronique. C'est aussi une utilisation artistique des drogues (LSD, ecstasy) assumée. Dans le prolongement de la décennie précédente, le neo-psychedelia poursuit sa route aux côtés de la vague alternative et grunge. Les exemples sont multiples : Blind Melon et le clip de *No Rain*, Brian Jonestown Massacre, Spacemen 3, Spiritualized ou encore les Flaming Lips qui, avec le riche et orchestré *The Soft Bulletin* (1999), réinventent le passage de psychédélique à progressif 30 ans après. De même, le collectif américain Elephant 6, créé en '91 par des admirateurs des Beach Boys, participe à ce premier revival local. The Olivia Tremor Control, of Montreal et les folk Neutral Milk Hotel en sont les projets les plus aboutis. Les spécialistes débattent sur l'idée d'une scène cohérente et globale, au-delà d'un collectif ou d'un regroupement local, amenant ainsi aux termes de revival sixties ou revival psyché.

Le premier véritable revival psyché (XX ème siècle) ?

Cette vague, cette renaissance du mouvement psychédélique, s'observe dans la période allant de 2007 à 2015 environ. On peut parler d'un revival complet s'il touche plusieurs styles musicaux et s'étend même à d'autres domaines culturels. Tout comme les années 1990, l'esthétique se retrouve dans les milieux artistiques ; de nombreux projets vont progressivement naître portant avec eux ces influences passées. On peut distinguer ainsi plusieurs catégories dans cet immense ensemble qu'est le genre neo-psychedelia version 20e siècle. Comme annoncé avec Primal Scream, c'est dans l'electro pop qu'on retrouve les prémices du mouvement avec le pilier Animal Collective (et l'excellent Merriweather Post Pavilion de 2009) et le projet solo de son leader Panda Bear (avec Person Pitch de 2007). Le terme psyché s'associe très unanimement aussi avec le stoner rock. Justement, la tête de proue de Tame Impala et Pond, Kevin Parker, va dans ses premières productions (2008 - 2011) très largement intégrer un mixage sur les instruments typique, lourd et saturé. Sur Lonerism (2012) il se tourne vers une couleur plus pop avec pour grande inspiration Todd Rundgren justement. C'est entre ces deux pôles que de nombreux artistes peuvent être intégrés : MGMT, Deerhunter et plus tard Connan Mockasin ainsi que Melody's Echo Chamber penchent plutôt du côté rêveur voire electro - à l'opposé des Black Angels, Mars Red Sky, Ty Segall ou encore Oh Sees (ces deux derniers sont d'ailleurs associés à une vague garage psyche complémentaire).

Ce qui est intéressant, c'est que ces influences musicales se retrouvent chez d'autres artistes plus extérieurs au genre : sur Brothers (2010) par exemple, les Black Keys intègrent des éléments sixties (claviers, cordes, clavecins) et vont jusqu'à se tourner vers le space rock avec Turn Blue (2014). De même l'apparition de festivals spécialisés dans le genre appuie notre idée : le All Tomorrow's Parties, référence au Velvet, le Austin Psych Fest, rebaptisé Levitation en hommage aux 13Th Floor Elevators et porté par la Reverberation Appreciation Society ou encore le récent et local Sidéral Psych Fest de Bordeaux (la troisième édition se déroulera en novembre 2020).

Le genre évolue toujours depuis la moitié de la décennie. Pour certains artistes, on observe une continuité logique vers une pop aux touches disco, funk et soft rock ; un revival seventies me direz vous. L'esthétique sonore et visuelle persiste aussi grâce à son lien étroit avec la dream pop et le shoegaze. Ces deux genres sont nés justement dans la décennie 80 avec dès le début un « principe psychédélique » (voir paragraphe sur les eighties). Ce que j'entends par là c'est que le but du son est également de faire rêver, de faire s'évader, de jouer avec une multitude de sonorités étranges – cependant il y a une couleur plus froide qui s'en dégage et c'est pour cela que ces artistes sont attachés à un genre voisin mais différent, avec des codes précis. Les Mazzy Star, Yo La Tengo, Broadcast, Beach Fossils ou bien Mac DeMarco, oscillent entre dream et psychedelic pop, les rendant difficiles à étiqueter.

Pour revenir au présent, il y a bien un renouvellement et une continuité du genre avec d'excellents albums : le plus pop *Volcano* de Temples qui y intègre des synthés (2017), l'aventureux *Flying Microtonal Banana* des King Gizzard, le jazzy et travaillé *In a Poem Unlimited* de U.S. Girls (2018), le flottant *Jinx* de Crumb (2019) ou la même année une pépite sous-estimée à mes yeux, *Beat My Distance* d'Anemone.

Pour conclure, comme dans les années 1960, on retrouve dans le neo-psychedelia les éléments qui font le psychédélisme : thèmes récurrents, références aux drogues (voire influences), effets sur les guitares, manipulations du son et des voix, instruments divers et mélange des genres, esthétique globale (clip, pochette, style) et donc une balance entre influences des classiques sixties et volonté de s'inscrire dans son temps avec ses nouveautés et ses sujets propres. Il est en réalité difficile de ne parler que d'un unique mouvement de part l'impression que donne ce genre : un mélange pas systématiquement cohérent où l'on place des artistes aux influences parfois éloignées et que l'on ne voit sans doute pas dans d'autres cases. En fait, définir ce genre et l'expliquer sont impossibles sans évoquer d'autres catégories plus formelles et complètes comme le rock alternatif, la dream pop, le punk, la musique électronique ou encore le stoner.

QUEL CORPS POUR CET ÉTÉ?

Le corps de la femme, toujours au centre de l'attention, ne doit pas être fonctionnel, puissant ou en bonne santé, mais beau. Les muscles sont nécessaires pour paraître tonique, mais ne doivent pas être trop visibles sous peine de ne plus être perçue comme une VRAIE femme. Les femmes se préoccupent beaucoup plus de leur apparence que les hommes - on s'en doutait vu le résultat - parce qu'elles ont intégré cette activité comme une fonction à remplir. Il faut souffrir pour être belle, sinon, tu ne trouveras jamais de mari ! Aristote, qui influence l'histoire de la philosophie à jamais, écrit gentiment « le mâle est séparé de la femelle, car le principe du mouvement, qui est le mâle dans tous les êtres qui naissent, est meilleur et plus divin ; la femelle n'est que le principe qui représente la matière ». Or, la matière, c'est le corps, inférieur, répugnant et passif par rapport au grand esprit que représente l'homme. La femme se définit depuis seulement par son corps, n'ayant pas assez d'intelligence pour se démarquer autrement. Le laisser-aller, surtout concernant la pilosité, est intolérable pour les femmes et traduit un manque de discipline - pour les hommes, c'est viril. Depuis quelques années, en même temps que l'injonction à avoir un corps parfait, on nous demande de l'aimer avec un #bodypositive doublement culpabilisant : je dois essayer d'aimer mon corps alors que tout me montre que je dois le changer.

Vouloir que tout le monde, mais surtout les femmes, se ressemble grâce à « 10 conseils pour devenir mince pour l'été » n'est pas un idéal, d'autant plus que les femmes doivent tendre vers la minceur, qui pour Noémie Renard, représente l'impuissance. En effet, alors que le corps féminin commence à s'affranchir des normes et à se dénuder à partir des années 1930 aux États-Unis, l'obsession de la minceur apparaît. Cette dernière est souvent perçue comme un retour de bâton patriarcal, où en échange de la conquête de certains droits, les hommes demandent une plus grande obéissance des canons sur le physique. Une étude démontre d'ailleurs que sexisme et adhésion aux normes sociales sont liés, et que les hommes les plus sexistes ne trouvent beaux que les corps féminins les plus minces. S'appuyant sur des travaux de Foucault, la philosophe Sandra Bartky explique que les pratiques de beauté sont en réalité des pratiques disciplinaires, permettant de faire des corps féminins des corps dociles, faibles et impuissants. Développer ses biceps pour une femme est perçu très négativement puisque c'est le symbole de la force physique et qu'on veut des femmes qu'elles restent faibles. Le corps masculin souffre aussi de normes de beauté, mais être associé à la force - aux muscles - est quand même plus agréable que de devoir tendre vers l'impuissance.

Le summer body, comme on le retrouve partout durant les mois qui précèdent l'été, ne paraît être qu'une question de volonté : il suffit d'être motivée pour faire du sport et manger mieux. Pourtant, le reportage d'ARTE *Un monde obèse* montre bien que les personnes obèses ne sont pas paresseuses ou ratées, mais que les individus ne sont tout simplement pas entièrement responsables de leur poids. On parle bien d'une « société libérale qui déteste le gras, mais qui fabrique des gros ». La conception du surpoids selon laquelle on est gros parce qu'on ne bouge pas assez n'est qu'un alibi à l'industrie alimentaire ; la réciproque de cette assertion étant : si vous bougez, vous pouvez manger et boire ce que vous voulez. Or, malgré des télé-réalités choc qui nous font croire qu'on peut perdre des dizaines de kilos en quelques semaines de sport intense sans les reprendre ensuite, l'activité physique, à elle seule, est inefficace : si une personne pesant 100 kg parcourt 10 km, elle consomme environ 1 000 calories soit 2 chocolatinettes. Changer le mode d'alimentation est crucial si on ne veut pas faire 2 heures de sport pour « éliminer » seulement un petit-déjeuner. Ainsi, en encourageant l'installation de fast-food particulièrement dans les quartiers pauvres - alors que le taux d'obésité est déjà plus important en ces lieux - le gouvernement américain subventionne l'épidémie d'obésité. Les pauvres sont évidemment les plus touchés et on le voit empiriquement en allant faire les courses : les aliments gras et sucrés sont moins chers que les aliments bio, naturels et sains - la différence de prix entre du sucre blanc raffiné et du sucre de coco complet et bio est de l'ordre du quintuple. Dans beaucoup d'épiceries au Mexique - pays ravagé par l'industrie américaine des boissons sucrées - l'eau est même plus chère que le soda.

Et pourtant, puisque la culture du régime est instituée dans nos sociétés, une lourde responsabilité pèse sur celles et ceux qui s'écartent physiquement de la norme, dans une grossophobie souvent décomplexée. Rappelons quand même que l'argument - toujours brandi - de la santé n'est pas valable, déjà parce que l'apparence physique ne permet de connaître que très superficiellement la santé d'un individu, mais aussi parce que si les anti-gros voulaient vraiment augmenter l'espérance de vie de l'humanité, ils se concentreraient d'abord sur les inégalités économiques - les Français les plus pauvres vivent 13 ans de moins que les Français les plus riches.



ALL
SUMMER BODY
ARE POSITIVE

DOSSIER DU MOIS : les pa dépendance aux pays développés

Les rues désertes à l'exception des joggeurs et de quelques personnes qui promènent leur chien, pratiquement tous les commerces fermés, les stades vides qui n'accueillent ni les chants de supporters ni même les acteurs sur le terrain, chacun enfermé chez soi ; la COVID – 19 a pour elle d'exceptionnel qu'elle a littéralement mis le monde en pause.

La catastrophe sanitaire aura mis un énorme frein à l'économie mondiale qui commençait à doucement se remettre de la crise économique de 2008. La Chine étant la première touchée, c'est invariablement le monde entier qui allait l'être, la division internationale du travail, qui fait de la Chine un acteur primordial de l'économie mondiale, et cette grande interdépendance entre les pays, amenait forcément un grain de sable dans l'engrenage.

Le domaine économique le plus grandement touché, tant à court-terme que sur une plus longue perspective de temps, est probablement le tourisme. Cette photo de l'Arc de Triomphe, monument historique s'il en est, et symbole de l'activité parisienne à travers toutes les voitures qu'il voit passer au quotidien, est aussi une bonne image pour montrer comment le tourisme est en berne. Paris est la ville d'Europe la plus visitée en 2019 devant Londres (2e au classement international derrière Bangkok) et la France est le leader international du tourisme. En 2019, le tourisme en France a généré 205.6 milliards d'€, soit une participation de 8.5 % au PIB selon les données du World Travel and Tourism Council (WTTC).

Cependant, la France n'est en toute logique pas le seul pays où le tourisme prend une place importante. Pour d'autres, le tourisme est parfois le secteur économique le plus important, s'il n'est pas pratiquement le seul. Après un rapide état des lieux du tourisme mondial et une analyse structurelle non-exhaustive de ce dernier, on verra quelles alternatives sont possibles pour tenter de relancer ce secteur économique et enfin après avoir établi la relation de dépendance entre pays en développement (PED) et pays développés, on verra comment les PED peuvent se défaire de cette emprise.

COVID-19, quelles conséquences sur le tourisme mondial ?

La crise du COVID-19, comme toutes les autres crises, nécessite, entre autres, des mesures économiques d'endettements massifs afin de soutenir à la fois l'offre intérieure et la demande intérieure des pays, toutes deux affectées par la propagation du virus. Cependant, la particularité de cette crise réside avant tout dans son caractère initial, c'est d'abord une pandémie, qui nécessite ainsi des mesures de sécurité pour éviter la propagation du virus. En bref, c'est l'état sanitaire mondial qui a entraîné des mesures de protection qui ont à leur tour affecté notre vie de tous les jours.

Le confinement a entraîné des difficultés pour les entreprises, devant gérer, pour la plupart, une réduction drastique, voire totale de leurs productions et du côté des ménages, une diminution partielle (parfois totale) de leurs revenus, et, bien que les revenus de transfert ont été accrus afin de soutenir la demande, la tendance générale de la consommation et des investissements est à la baisse.



Source : <https://www.franceinter.fr/trafic-aerien-pollution-bruit-6-images-marquantes-de-ce-qui-a-change-avec-le-confinement>

Une des autres conséquences de cette crise sanitaire, c'est la fermeture des frontières, couplée aux mesures barrières, l'impact néfaste sur le tourisme est évident.

D'après l'organisation mondiale du tourisme : en février 2020, il y a eu une diminution de 18 % des vols internationaux, entrant et sortant, dans les pays d'Asie Pacifique par rapport à février 2019. Un autre outil statistique intéressant est le revenu par chambre d'hôtel disponible (RevPar). Il existe plusieurs méthodes pour le calculer, mais la plus simple est la suivante : il suffit de multiplier le prix moyen d'une chambre au sein d'un hôtel par le taux d'occupation moyen des chambres de ce même hôtel. Si un hôtel a un prix moyen de ses chambres égal à 40 euros, et un taux d'occupation de 80 %, alors le RevPar de cet hôtel sera de 32 €. Alors, en moyenne, dans cet hôtel, chaque chambre, qu'elle soit vacante ou non, rapporte 32 €. Toujours en Asie Pacifique, cet indicateur a connu une baisse de 21.8 %, en février 2020, par rapport à février 2019, ce qui peut s'expliquer par une diminution du prix moyen des chambres et du taux d'occupation moyen des hôtels situés dans cette région, à la suite des premières phases de propagation du virus.

Et lorsque l'on sait que, en 2019, le tourisme soutient, hors économie informelle, un dixième des emplois mondiaux, soit 330 millions d'emplois, on saisit mieux pourquoi certains pays s'inquiètent autant des impacts du COVID-19 sur leurs recettes touristiques et, par extension, sur leurs économies.

Sphère résidentielle et dépendance des pays en développement

Intéressons-nous désormais à l'impact du tourisme dans certains groupes de pays. On remarque d'abord que le tourisme a eu un effet relativement uniforme sur certains indicateurs en 2019 dans des groupes de pays développés. Ainsi, d'après l'organisation mondiale du tourisme, les emplois créés par le tourisme en Amérique du Nord et dans l'Union européenne représentaient respectivement 11.1 % et 11.2 % des emplois totaux.

ys en développement et leur relation de à travers le prisme du tourisme.

Toujours en 2019, la contribution du tourisme au Produit Intérieur Brut (PIB) s'élevait à 8.8 % en Amérique du Nord contre 9.4% dans l'Union Européenne.

Le tourisme représente donc un rôle plutôt semblable dans ces deux groupes de pays. La tendance n'est pas aussi homogène lorsque l'on s'intéresse aux PED : en Afrique du Nord, le tourisme a contribué à hauteur de 9.3 % aux emplois totaux en 2019, contre 6.4% en Afrique subsaharienne et 5.3 % en Asie centrale.

Ces différences de contribution à l'emploi peuvent s'expliquer par des différences d'investissement : En Afrique subsaharienne, 20.6 milliards de dollars ont été investis par les industries dans le secteur du tourisme et 13.7 milliards de dollars en Afrique du Nord, cependant, ces 20.6 milliards de dollars en Afrique subsaharienne représentent 5.7 % des investissements totaux de la région, alors que le montant des investissements touristiques de l'Afrique du Nord représentent 7.5 % des investissements totaux.

Et plus encore, au sein même de l'Afrique du Nord, des disparités existent : l'investissement touristique au Maroc a représenté 13.3 % du montant total des investissements en 2019, contre 2.4 % en Algérie.

On remarque alors que certains pays ont une part non-négligeable de leurs économies qui repose sur le tourisme. Cela renvoie au fait que dans ces pays, la sphère résidentielle a une place importante. Mais qu'est-ce que la sphère résidentielle ? Pour faire simple, elle renvoie à toutes les activités de proximité, c'est-à-dire à toutes les activités orientées vers la demande locale (services aux particuliers, restaurants etc.). Le tourisme a donc un effet non-négligeable sur cette sphère, puisque les touristes consomment sur place, en dépensant les revenus de leurs pays d'origine, dans le pays qu'ils visitent, ce qui permet d'enrichir l'économie de ce dernier. Certains pays cherchent alors à favoriser cette sphère résidentielle. Si l'on prend l'exemple des Seychelles, en 2019, le tourisme soutenait 43.8 % des emplois du pays, et concentrait 29.4 % des investissements totaux du pays.

De plus, si on observe, grâce aux données de la WTTC, quels sont les voyageurs qui principalement visitent les divers pays, on constate que la demande touristique est celle des pays développés. En effet, que l'on regarde les chiffres des Seychelles (dont 15 % des touristes sont allemands, 13 % des français, 8 % des émiratis, 7 % des britanniques et 7 % des italiens), de Antigua-et-Barbuda (dont 40 % des touristes sont des états-unis, 28 % par les britanniques, 11 % par des canadiens) ou encore de la France (dont 14 % des touristes sont allemands, 14% britanniques, 12 % belges, 8 % italiens, 8 % suisses) ou enfin du Japon (dont 26 % des touristes sont des chinois, 24 % des sud-coréens, 16 % des taiwanais et 5 % des américains), on voit bien que la grande majorité des touristes est issue de pays développés.

On constate alors une relation de dépendance entre PED et pays développés. En effet, pour ces premiers qui ont fondé leur économie sur le tourisme, ils comptent sur le tourisme de masse qui vient des pays développés.

Les crises, qu'importe leur nature, sont une bonne occasion pour remettre en question le fonctionnement de notre monde. De ce fait, il est bon pour les PED de se demander comment se défaire structurellement de cette dépendance qu'ils ont face aux pays développés. Pour ce faire, il faudrait repenser le tourisme de masse, qui de toute façon n'est pas sur le point de repartir de sitôt. Différentes solutions s'offrent à eux : orienter un peu plus le tourisme vers les locaux que vers les touristes étrangers pour permettre un tourisme de proximité qui serait un peu plus respectueux de l'environnement mais qui permettrait aussi aux habitants d'aller en vacances sans avoir à déboursé une somme trop importante. Ils pourraient par exemple faire des prix préférentiels pour les locaux.

De plus, au-delà de la conservation du patrimoine naturel, il y a aussi le patrimoine culturel. C'est l'occasion de mettre en place un tourisme plus créatif et inclusif, amenant les gens au contact des locaux et de leur culture. Comme avoir la possibilité de faire du fromage en Normandie, ou du vin à Bordeaux, etc.

Cependant, pour réellement se défaire de cette dépendance, l'industrialisation est la meilleure solution car elle permet de moins dépendre des importations en produisant soi-même ce dont on a besoin. Or, le problème de la spécialisation des PED, bien souvent dans des biens primaires, ou encore dans le tourisme (la sphère résidentielle, peut être considérée comme une exportation quand elle fait rentrer de l'argent extérieur sur le territoire), fait que sur le marché international ils n'exportent que le produit issu de leur spécialisation alors qu'en contrepartie ils dépendent énormément de leurs importations pour faire venir des biens d'équipements qui permettent une augmentation du capital, qui à son tour permet des gains de productivités. Alors, devant la nécessité de générer des revenus extérieurs, le pays est poussé à toujours plus se spécialiser dans son secteur.

Mais comme le dit le fameux adage « il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier », il ne faut pas non plus miser toute son économie sur un seul secteur. La diversification est la clé, bien qu'elle soit onéreuse. Elle permet de mieux absorber les chocs économiques en diluant plus facilement la chose, elle permet aussi plus d'exportations et donc plus de revenus extérieurs. En regardant la composition des exportations des pays développés (possible sur le site « The Atlas of Economic Complexity »), on constate que ceux-ci sont diversifiés.

Par ailleurs, cette transition vers une industrialisation des PED sera d'autant plus facile pour les pays qui n'ont pas misé énormément sur le tourisme et la sphère résidentielle, ce qui est le problème de beaucoup de PED qui enclenchent leur tertiarisation sans même commencer leur industrialisation. Car en réalité il s'avère compliqué d'associer les deux de façon efficiente, d'autant plus quand le territoire du pays en question n'est pas très grand. En effet, il est plus difficile de cacher une usine aux touristes sur une île qu'au beau milieu de la France.

**THOMAS NÉMORIN
& SONER KARAKUS**



UN GRAND MERCI À :

Mimi pour nos couvertures, à **Mayli, Mathilde, Olivia et Pauline** pour leur travail de relecture, mais également à **Mayli** pour son article, Pierre Chenoune-Liraud pour son cahier de vacances que nous prenons plaisir à réaliser chacun de notre côté, **Heolruz** pour sa critique cinématographique de qualité et du choix original des oeuvres qu'il présente. Merci à **Hugo Verdier** pour sa chronique musicale, à **Graphizm** pour son illustration ludique et à **Alex** pour la suite de sa nouvelle à suivre tous les mois. À **Maïa et Nolween** pour la traduction anglaise des articles de ce numéro (retrouvez-les sur notre site internet et notre Patreon). À **Amélie** pour son énième contribution artistique et son implication enthousiaste au sein de ce journal, à **Bastien** de se confier au travers d'une nouvelle réflexion vidéo ludique. Merci à **Filokunst** pour sa première apparition illustrée, hâte de te retrouver dans de prochaines publications. Mais ce n'est pas tout ! Nous accueillons et remercions également **Thomas Némorin** et **Soner Karakus**. Merci à **Nicolas Gruzka** que nous avons oublié dans l'Ours du numéro précédent (sincères excuses !) et à **Gwendal** pour son don exceptionnel au journal !

Merci au **Crous**, à l'**Université Bordeaux Montaigne** et à la **Mairie de Bordeaux** pour leur confiance.



L ' OURS

